

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 27

Artikel: Le feuilleton : fumée : [suite]
Autor: Dumur, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215692>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Dis-donc, Gabet, la trâové-tou bouna ?
Et Gabet de lâi répondre :
— Oi ma fâ, lè rudo bouna, pî prâo !
Vo z'arâi falliu lè z'oûre recaffâ.

Luc à Dzaquié.

Le plus difficile. — Quelques voyageurs de commerce attablés le soir au yass causent de leurs affaires :

— Vous ne sauriez croire, dit l'un d'eux (voyageur en vins), ce que notre métier est pénible si on veut débiter sa marchandise. Toujours boire avec le client, toujours boire avec...

— Et sans faire la grimace, interrompit un des copains.

Un large rire accueille l'interruption et on aborde un autre sujet de conversation.

Déveine. — Un Marseillais raconte qu'il est propriétaire de mines de sel considérables, dans un pays plus ou moins fantastique.

— Ces mines doivent vous rapporter beaucoup.

— Oui, dans les premiers temps... malheureusement les ouvriers ont bientôt rencontré des couches de poivre qui ont sérieusement entravé l'exploitation.

LA COUPE DU ROI DE HOLLANDE

Nous avons reçu la lettre que voici :

Lausanne, le 23 juin 1920.

Mon cher Conteur,

Pour compléter la réponse à ton correspondant Rochardon, je te dirai que la coupe offerte par le roi de Hollande au tir fédéral de Lausanne en 1876 n'a pas été délivrée comme prix, mais a été conservée par la Société Suisse des Carabiniers, dont le Comité la présente à chaque tir fédéral. Entre temps, elle est déposée au Musée Historique à Berne, dans la Schutzenstube, avec une magnifique collection de coupes et médailles de tir.

Ton dévoué :
H. P.



PAGES D'HISTOIRE INÉDITES

Extrait d'une lettre de mon grand-père.

Le Journal de Morges publie la très intéressante lettre que voici :

ENTRÉ par alliance dans une famille que vous connaissez à peine, je viens vous donner quelques détails qui sûrement vous paraîtront intéressants, et qu'il importe aujourd'hui que votre femme connaisse, son ignorance à cet égard vous paraîtra singulière, mais je vous en indiquerai la cause ci-après :

Mon père Amédée de La Harpe, connu dans l'histoire sous le nom de Général La Harpe, naquit à Rolle, petite ville au bord du lac de Genève, située entre cette dernière et Lausanne, environ à la même époque que son cousin, le général Frédéric-César de La Harpe, année 1754, d'une famille noble et riche du pays de Vaud. Ces deux hommes étaient enfants de deux frères et par conséquent cousins germains. Amédée de La Harpe fut placé très jeune par son père dans un régiment bernois au service de la Hollande, dans lequel il entra comme sous-lieutenant. Peu de temps après il fit la connaissance d'une demoiselle Baronne d'Auvin de Namur, qui devint sa femme, et qu'il ramena dans sa patrie avec une riche dot et trois enfants qui lui étaient déjà nés de cette union. Il s'occupa dès lors de l'administration de ses domaines et de l'éducation de ses six jeunes enfants.

Le Pays de Vaud appartenait alors au canton de Berne, qui le gouvernait comme pays conquis. Le peuple était assez heureux, mais les

hommes éclairés, voyant les choses sous un point de vue plus élevé, désiraient des changements, la réforme de bien des actes vexatoires.

La révolution française vint échauffer les esprits et faire naître des espérances. Amédée de La Harpe, mû par les sentiments les plus généreux, l'amour de son pays et le bien public, se livre avec enthousiasme à la perspective d'une amélioration dans les institutions de sa patrie. Incapable de dissimulation, il manifesta hautement et publiquement ses opinions. Excité par de faux amis qui rapportaient à Berne tous ses propos et les envenimaient, il fut poussé à faire quelques démarches imprudentes pour un père de famille, mais qui n'avaient rien de sérieux et encore moins de coupable. Cependant, le Gouvernement de Berne en prit ombrage ; des troupes furent mises sur pied et envoyées dans le Pays de Vaud ; un camp s'y forma, protégeant une commission qui devait opérer des arrestations et faire des recherches. Amédée de La Harpe, avisé à temps, ne se décida à se rendre fugitif, que sur les instances et les plus pressantes sollicitations de ses amis et parents. Il se réfugia à Lyon d'où il demanda un sauf-conduit pour venir se justifier, ce qui lui fut refusé. Jugé en coutumace, il fut condamné à mort, sa tête mise à prix et tous ses biens confisqués et cette sentence fut affichée dans tous les lieux publics du pays. Quatre autres personnes qui avaient aussi pris la fuite furent jugées beaucoup moins sévèrement ; quelques arrestations momentanées terminèrent une démonstration qui semblait devoir produire de grands résultats. Ce fut l'histoire de la « Montagne qui accouche d'une souris ».

Cependant Amédée de La Harpe se rendit à Paris et fut placé immédiatement avec grade de chef de bataillon dans les armées de la République ; employé au siège de Toulon, il y fit sa première campagne avec ce grand Capitaine qui devait ensuite remplir le monde de sa gloire, à laquelle il débuta par ses immortelles campagnes d'Italie. La Harpe, nommé Général de division, commandait l'avant-garde de cette armée dont les prodiges feront l'étonnement de tous les siècles, le Piémont subjugué, l'Italie envahie, le Pô franchi, il poursuivit ses brillants succès, lorsqu'à Codogno, rentrant au galop d'une reconnaissance faite de nuit, un poste avancé cria « qui vive ! » Le bruit des chevaux, la rapidité de la course empêchèrent d'entendre ; le poste, croyant que c'était l'ennemi, fit feu et l'infortuné général tomba, blessé mortellement par ses propres soldats, qui pleurèrent sa mort comme celle d'un père.

Ainsi périt le Général de La Harpe dans sa 42^{me} année, au moment où un avenir brillant s'ouvrait devant lui, et où le destin semblait vouloir redresser les torts qu'il avait eus à son égard, laissant sa mémoire en vénération parmi ses concitoyens et une famille opprimée et malheureuse. La France a écrit son nom au Panthéon et sur l'arc de triomphe, parmi ceux de tant de guerriers qui se sont illustrés. Le second de ses fils était auprès de lui lorsqu'il fut tué ; blessé ensuite à Brescia par l'armée que commandait Souwarof, il mourut quelques années plus tard des suites de sa blessure, emportant la décoration des braves.

Un trait de la vie du Général La Harpe montrera la beauté de son caractère. Dans la rapide conquête du Piémont, un régiment bernois au service du roi fut fait tout entier prisonnier par le corps d'armée que commandait ce Général. Les officiers n'étaient pas sans inquiétude, le général les fit venir auprès de lui et leur dit : « Messieurs, le sort de la guerre vous a mis entre mes mains, vous allez être conduits jusqu'à la frontière suisse, d'où vous pourrez regagner vos foyers. Rentrez chez vous, dites à votre Gouvernement que c'est ainsi que le Général La Harpe se venge des injustices qu'on lui a faites. »

Telle est l'esquisse abrégée de la vie du grand-père de votre femme. Quant à l'histoire de la mienne, elle n'offre rien que de fort ordinaire. Envoyé par mon père à l'âge de treize ans et demi au service de la Prusse, j'entrai comme porte-enseigne dans un régiment de dragons en garnison à Königsberg. Au bout de quatre ans, voyant que la guerre paraissait imminente avec la France, dégoûté par la manière brutale dont on châtiât alors le soldat, ignorant la perte de notre fortune qu'on m'avait cachée et me croyant riche, je quittai le service et revins dans ma patrie où je me décidai à demeurer sur les sollicitations de ma bonne mère, à qui je pouvais servir d'appui comme aîné de la famille.

(A suivre)

C. de La Harpe.



* FUMÉE *

XII

Après le souper, Mlle Désirée apporta sur la table les cartes, les morceaux de verre et les jetons, dignes engins du loto, jeu comme celui de l'oie, renouvelé des Grecs.

Toujours dans des vues de décence, Esther-Adélaïde avait placé les demoiselles d'un côté de la longue table ; les messieurs furent placés de l'autre. Ce petit arrangement fit mon bonheur : j'étais en face de Marguerite ! Un quart d'heure suffit pour me réconcilier avec Samson Ricard, sa femme, leur maison et le monde entier ; je savais une chose, c'est qu'elle était là, je la voyais !

— Quine ! criai-je avec enthousiasme, quine, quine !

Ce fut bien une autre affaire quand Mme la ministre, se sentant enrôlée, eut abandonné à sa voisine, la charge de crier les numéros. Cette voisine était Marguerite, et quelle douce voix elle avait en s'acquittant de ses fonctions ! Malheureusement, d'autres que moi pouvaient s'en approprier aussi ; c'était mon seul chagrin. Je me trompe pourtant.

— Quatre-vingt-huit ! entendis-je crier.

Je me rappelai que le petit sac vert ne contenait que quatre-vingt-dix jetons. Hélas ! quel dommage ! tôt ou tard mes délices prendraient fin. Bêtes de Grecs ! à quoi pensaient-ils donc lorsqu'ils inventèrent le loto ?

Et puis, voici Esther-Adélaïde qui se sent incommodée par la lumière de la lampe. Vite un écran !

Maudit écran, il était de la grandeur d'un fromage et m'interceptait tout à fait l'aimable figure de Marguerite. A sa place je voyais en transparent Joseph vendu pas ses frères. Ces derniers, rangés d'après leur taille en tuyaux d'orgue, étaient fort remarquables avec leurs houlettes, leurs frondes pendues au côté à l'instar du roi prophète, leurs sarreaux bleus et leurs chapeaux à l'italienne ; mais je n'étais plus en train de rire. Les parties de loto se succédaient avec une désespérante lenteur, depuis que Désirée Ricard, de sa voix monotone comme une cloche d'enterrement, voulait bien crier les numéros.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures que chacun put se retirer.

XIII

Depuis une semaine, je tenais continuellement la maison d'en face en état de siège. Rien n'en sortait sans passer sous mes yeux ; mais bien souvent le soir était arrivé sans que j'eusse rien aperçu. J'avais beau regarder, je ne voyais que le gros propriétaire qui demeure au premier étage, sous les dames Dumarel. C'était un homme d'une quarantaine d'années, ayant toutes les habitudes des vieux garçons. Je n'aimais pas plus son caractère que son ventre rebondi, ses jambes flûtées, ses favoris rouges et son nez violet.

Possesseur d'une jolie fortune, il vivait bien, s'entourait de toutes les douceurs de la vie, mais il avait tous les traits distinctifs de l'avare. On le craignait dans notre petite ville, où il remplissait les fonctions de juge de paix. Il était aussi membre du Grand Conseil, et beaucoup d'autres choses encore. Mais n'oublions pas ses chats : il en avait la manie, et c'est sans doute grâce à une certaine conformité de son caractère avec celui de ces petites bêtes que M. Plombin était rusé comme un chat, hypocrite comme un chat, et que, comme un chat, il donnait souvent de méchants coups de griffe.

Je pouvais le suivre presque durant toute la journée, à mesure qu'il changeait d'occupations. Je le voyais le matin à son bureau, à table dans la chambre voisine, lors de ses repas, puis dans son fauteuil Voltaire, de midi et demi à deux heures. Pour le moment, tandis que je faisais le guet, il était occupé à écrire, et son grand nez violet s'approchait beaucoup du papier.

Mais qu'était-ce donc ? Il avait levé la tête et regardait du côté de la porte.

— Entrez, dit-il, de cette voix forte semblant venir des entrailles, et qui, m'arrivant à travers la rue, me faisait toujours accourir à la fenêtre.

Je vis, devinez !... ma chère Marguerite s'avancer timidement, puis s'arrêter à deux pas du bureau couvert de papiers. M. Plombin ne se leva pas ; c'est à peine s'il salua d'un léger signe de tête, le butor !

— Eh bien ? demanda-t-il en mettant sa plume derrière l'oreille et en fixant sans respect sa jolie visiteuse de ses vilains petits yeux.

Mlle Marguerite parla, mais fort bas sans doute, car je ne pus rien entendre, si ce n'est le mot « appartement », qui revint, plusieurs fois. Elle demandait un faveur, un service, une grâce, je le vis à la rougeur subite qui anima son visage, à ses yeux baissés, à l'émotion peinte sur toute sa personne, à sa main fiévreuse froissant son tablier de coton.

Le juge de paix avait paru écouter avec beaucoup d'attention, mais ses traits marquaient toujours moins de bienveillance.

— Que m'importe ! dit-il enfin d'un ton rude, ce n'est pas mon affaire.

La jeune fille insista.

— Et moi, je songe à ma maison, reprit son interlocuteur. Je veux qu'elle me rapporte quelque chose, vous entendez ? Voilà bien ces riches sans argent, continua-t-il d'un ton grondeur, ils ramassent dans la rue le premier vagabond venu, ils le traitent en mylord, et en attendant ils n'ont pas de quoi payer ce qu'ils doivent. J'attends encore deux mois. Si, passé ce terme, votre mère n'a pu me satisfaire, qu'elle cherche un autre logement et qu'elle s'attende à voir le procureur.

Je serais fortement le barreau transversal de ma fenêtre, j'avais compris : Mme Dumarel, plus pauvre que je ne le croyais, ne pouvait payer son loyer. Sa fille avait compté pouvoir attendre la propriétaire ; j'avais vu le résultat de sa démarche.

Mlle Dumarel n'était probablement pas encore sortie de chez maître Plombin que déjà je m'étais précipité hors de la maison. En quelques sauts je traversai la rue et j'entraînai dans la demeure de l'infâme juge de paix. J'étais furieux, je voulais le punir, oui, le punir, me disais-je en préparant mes poings. J'arrivai sur le palier et sans avertir, j'entraînai dans le bureau.

— Monsieur ! m'écriai-je d'une voix foudroyante...

Ciel ! j'avais devant moi Marguerite, encore émue de son entretien, mais plus effrayée évidemment de ma présence et de mon air terrible que de tout autre chose...

Dans ma colère, je m'étais trompé d'étage !

Oh ! quelle aventure ! Je sortis, j'errai dans les prés, je gravis les collines qui sont derrière la ville ; il me fallait de l'air, encore de l'air.

Lorsque je le revis, le lendemain, il était plongé jusqu'au cou dans son grand fauteuil, les jambes étendues sur une chaise, les deux mains jointes sur son ventre, les yeux à demi fermés, dans la plus parfaite béatitude. Il commençait sa sieste, tout près de la fenêtre. Quoiqu'un peu calmé par ma course à travers champs et par une nuit de sommeil, je regardais M. Plombin avec beaucoup de ressentiment. Il était la cause première de ma mésaventure de la veille, je ne pouvais l'oublier.

Le soleil donnait en plein dans ma chambre, tandis que le côté opposé de la rue était dans l'ombre. Il me vint une idée. Vite mon miroir : cinq degrés d'inclinaison et voici un charmant reflet circulaire qui vient se poser sur le long nez violet.

Maître Plombin ouvre tout à fait les yeux. Tout est loin. Il se retourne justement dans son fauteuil. Quel bonheur ! il me présente justement la face. Laissons-lui le temps de s'endormir à moitié, la sensation sera plus désagréable.

L'imbécile ! il n'y comprend rien. Croyant que ce maudit rayon de soleil est réfléchi par une carafe qui se trouve sur la table, il se lève, la prend et la verse dans le buffet ; après quoi il se couche de nouveau et pense pouvoir dormir en paix. Oui, mon bon, tu ne te trompes pas... pour le moment du moins...

Il faut l'avouer, une petite vengeance dans ce goût-là a bien son mérite.

(A suivre.) Benjamin DUMUR.

Un heureux mariage. — Relevé dans la liste des mariages, à Paris :

M. « Pigeon », voyageur, rue « Poulet ».

Et Mlle « Brochet », marchande de marée, passage du « Saumon ».

Royal Biograph. — « L'Avion Fantôme » mérite d'être vu. Rarement un film en épisodes a été mené à une allure aussi endiablée. Avec « L'Avion Fantôme » le public est certain d'assister à un spectacle varié et passionnant. Cette semaine également, trois derniers épisodes de « Barrabas », un modèle du genre ciné-roman français dont chacun se souviendra avec plaisir. Au programme « L'oubliette », « Le Revenant » et enfin le dernier épisode « Justice », qui verra la punition des coupables et la récompense des innocents.

Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39

Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 1/2 h.

Du Vendredi 2 au Jeudi 3 juillet 1920.

Dimanche 4 juillet : MATINÉE dès 3 heures. 98

Un film sensationnel entre tous :

L'AVION FANTÔME

Grand ciné-roman d'aventures modernes.

1er épisode : L'Oubliette. 2me épisode : Aux « Délices ».

DERNIÈRE SEMAINE DE L'IMMENSE SUCCÈS :

BARRABAS

Superbe ciné-roman d'aventures de M. Louis FEUILLADE.

10me épisode : L'Oubliette. 11me épisode : Le Revenant. 12me et dern. épis. : Justice !

Avis. — « L'AVION FANTÔME » de par l'audace et la témérité des interprètes laisse loin derrière lui ce qui a été vu à ce jour dans ce genre de drames.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 462 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



LA CAISSE D'ÉPARGNE

Cantonale Vaudoise

La SEULE GARANTIE par l'ÉTAT

reçoit des dépôts de Fr. 5. — à Fr. 10.000

A 4 1/4 0/0

Administration : CREDIT FONCIER VAUDOIS, place Chauderon, LAUSANNE

Compte de chèques et virements postaux II. 856.

Agences dans chaque district, le receveur de l'Etat, ainsi qu'à Baulmes, Bex, Chexbres, La Cure, La Sarraz, l'Isle, Mézières, Montreux, Renens, Ste-Croix, Vallorbe.

Pour vos imprimés

Adressez-vous à L'Imprimerie Pache-Varidel & Bron à Lausanne

SOLDES

Jeudi 1^{er} Juillet 1920
et jours suivants

Tout le monde sera INNOVATION

aux Grands Magasins

Rue du Pont

Lausanne

Affaires Exceptionnelles

IMMÉDIATEMENT

chaque participation produit un résultat plus ou moins important, avec paiement comptant au prochain tirage des obligations à primes garanties et concessionnées par les Etats

Fr. 60 millions de primes

doivent sortir par tirages successifs et seront réparties comme suit : 10 obligations à 1.000.000 ; 27 à 500.000 ; 150 à 100.000 ; 4500 à 1000 et environ 25.000 avec des primes de moindre importance.

Prochains Tirages : 10 et 15 juillet

Syst. prot. Prix pour 10 numéros, fr. 3.25 ; p^r 20 numéros fr. 6.25. Expédition immédiate franco, contre versement préalable du montant respectif (Compte de chèques postaux IIa. 356) ou sur demande contre remboursement par

83

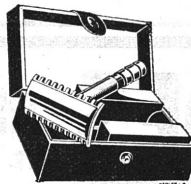
La Commerciale, Fribourg.

CADEAU!
10.000

Rasoirs de sûreté

Système « Gillette »

argentés, avec étui, comme gravure ci-dessous : 77



sont donnés à titre gracieux comme article de réclame.

Chaque acheteur de 12 lames à Fr. 0.50, total Fr. 6.— s'adaptant à n'importe quel appareil, recevra un rasoir avec étui gratuitement.

C. WOLTER-MERI,
La Chaux-de-Fonds.

ELECTRICITE
OERLIKON
LAUSANNE



LAMPES de LUXE

Magasins de vente :

Escaliers du Grand-Pont, 5 - - -

- - - Téléphone 17.71 et 35.51

Mesdames Tout retard est corrigé par l'emploi de nos produits. Produits Santa, Genève, Case Rhône. 8